Marcel Dumas

La nuit du silencieux

Edilivre

EXTRAIT

I

Il fait nuit, il tombe des hallebardes. Je reviens de la Foire du Livre de Bruxelles où j'ai passé cinq jours à m'égosiller, pour présenter les nouveautés de ma maison d'édition. J'ai la gorge en feu, peut-être à cause de trop nombreux cigares ou bien, de mauvais courants d'air. Peut-être, est-ce aussi la conséquence des innombrables échanges verbaux que j'ai dû assumer, pour satisfaire les visiteurs. En effet, il y a eu beaucoup de monde et durant le week-end, une véritable marée humaine a circulé entre les stands. C'était étourdissant ! J'apprécie cette importante fréquentation mais, ce n'est pas pour autant, que la fortune est à la clé. Il ne faut pas rêver ! Mais, il faut être là, pour ne pas se faire oublier du grand public parmi lequel une grande poignée de fidèles met toujours un point d'honneur à venir nous saluer, régulièrement, chaque année. C'est vrai, qu'entre temps, on prend tous quelques cheveux gris supplémentaires, mais, quel plaisir de se revoir d'une année sur l'autre. En quelque sorte, ce sont d'amicales retrouvailles bien agréables, sans

EXTRAIT

lesquelles nous nous sentirions un peu délaissés, dans notre univers du livre. Ce livre que nous aimons tant et pour lequel nous nous battons chaque jour pour qu'il survive à l'indifférence générale et aux innovations technologiques. Eh oui, entre temps, l'e-book a fait son apparition. J'ai cherché, lors des nombreux salons que je fréquente, à connaître la véritable opinion des lecteurs en leur demandant ouvertement leur sentiment sur ce nouveau produit, histoire de mener mon propre sondage, sans aucun parti pris. Dès que je formule ma demande, personne n'est ouvertement contre, peut-être par méconnaissance de l'objet en question, mais, ce qui me frappe le plus, c'est le geste symbolique que chacun fait, sans exception, en saisissant l'un mes ouvrages et en le serrant dans ses mains, probablement pour montrer son attachement au livre traditionnel, au bon « vieux livre papier » ; cet ami des nuits blanches avec lequel, posé sur le nez, on finit toujours par trouver le sommeil, cet ami qui égaye son intérieur et qui trouve ostensiblement sa place sur une étagère, ou bien, cet ami dont on écorne trop souvent les pages mais, que l'on a toujours plaisir à retrouver intact quelques années plus tard. Malgré cet attachement, il est certain que le livre électronique occupera une place de plus en plus grande dans les années à venir. Pour moi, c'est quasiment une certitude. Aidé par des technologies de plus en plus abouties, il est désormais capable de s'adresser à un large public. C'est une véritable mini-bibliothèque ambulante qui offre un confort de lecture indéniable, une faible consommation d'énergie et la possibilité d'embarquer des centaines de bouquins dans à peine deux cent grammes, en moyenne.

EXTRAIT

Probablement réussira-t-il à séduire, dans un premier temps, étudiants, chercheurs et professionnels qui, plus qu'aux livres-objets, s'adonnent davantage aux textes didactiques et référentiels, et, à ce niveau, le livre électronique est un formidable outil de travail. Mais, pour ce qui concerne les lecteurs assidus, voire occasionnels, il semblerait que ce ne soit pas pour tout de suite, à croire que toute mutation d'un bien culturel vers le monde numérique, ne peut se faire sans difficulté. On s'en rend déjà bien compte en voyant le faible nombre de livres numérisés commandés par Internet, pourtant bien meilleur marché que le même livre papier. Et si ce marché venait à croître réellement et à distancer le marché du livre traditionnel, qu'adviendrait-il de « l'érudit libraire » à qui l'on rend visite pour dénicher le petit dernier de son auteur préféré, une perle rare ou bien, un best-seller ? Devrait-il alors se contenter d'un simple rôle de kiosque à journaux ? Moi, j'ai tout de même du mal à envisager une telle fiction. D'un potentiel intéressant capable d'ingurgiter de nombreux titres, je trouve que les tablettes électroniques restent encore trop chères pour parvenir à un succès populaire sans équivoque. Et même si son prix devait considérablement chuter, il est certain, qu'à terme, il ne réussira pas à tuer le livre papier que l'on aime tant bichonner, soyons sans crainte. Au mieux, on peut parier sur une possible cohabitation, si chacun, dans son registre, y trouve son compte. J'en ai la conviction. Quant à l'aspect « écologique » de ce nouveau produit électronique, même si à priori il ne nécessite pas de papier, donc pas de bois, interdisant de ce fait toute déforestation, il ne faut pas se tromper, car sa fabrication engendre d'autres

EXTRAIT

désastres planétaires encore plus conséquents. Je me suis renseigné et j'ai trouvé le résultat de mes recherches, surprenant. En effet, un ouvrage papier engendrerait la production d'un kilogramme d'équivalent CO^2 (gaz carbonique), quand son homologue électronique en engendrerait… deux cent cinquante kilos, les produits technologiques nécessitant l'extraction de minerais précieux comme le Coltan et le Lithium pour accroître la durée de vie des batteries, augmenter leur rapidité ou pousser la miniaturisation à l'extrême. Surprenant, non ? Or l'exploitation minière est une cause majeure de déforestation et plus généralement, de destruction des écosystèmes. Dans ces conditions, le papier recyclé serait certainement l'une des solutions pour la protection de nos forêts et pour continuer à imprimer nos bons vieux ouvrages. Je suis plus que certain que le livre traditionnel est un outil de démocratisation de la lecture et d'accès au savoir, longtemps réutilisable, sans frais et accessible à tous. Le livre électronique, de son côté, est encore bien trop cher et si je m'en réfère aux autres produits de grande consommation disponibles sur le marché, comme le téléphone mobile par exemple, je suis convaincu qu'ils sont conçus pour être jetés au bout de quelques années, voire de quelques mois, pour justifier l'achat de nouveaux produits toujours plus performants. C'est ainsi, j'en suis bien conscient, mais, je n'ai pas l'intention de changer mon fusil d'épaule, même si mon métier d'éditeur nécessite quelques adaptations à ce nouveau marché.

Et cette pluie qui n'en finit pas de tomber et qui éclate sur mon pare-brise, en milliers d'étoiles. Je suis à présent au Luxembourg. La chaussée autoroutière

EXTRAIT

est luisante, comme si elle était verglacée, mais, elle ne l'est pas. J'ai l'impression de voler, dans ma grosse berline allemande dont je tiens, à peine, le volant. C'est drôle de me dire qu'elle connait mieux la route, que moi. C'est pourtant ce qu'il se passe. Je roule vite, peut-être un peu trop vite, mais, fourbu, j'ai hâte d'arriver chez moi. Je suis ébloui par les nombreux véhicules qui remontent vers la Belgique. Mes yeux me piquent et se brouillent, mais, je dois continuer. Aux infos, il parait que le temps va s'arranger, à hauteur de Metz. J'espère que nos prévisionnistes ne se sont pas encore plantés ! C'est fatigant de rouler sous des trombes d'eau, c'est même, épuisant. Enfin, tant qu'il ne s'agit pas de neige, de grêle ou de verglas, je n'ai pas à me plaindre. La pluie, c'est rassurant, mais, gare aux flaques et à la vitesse ! Au fait, je suis Grégory Griffin, directeur de Griffin Editions, GG, pour les intimes.

Je repense au salon du livre et je m'y revois, clairement, comme si j'y étais encore. Ce sont toujours les premières heures, du premier jour, qui sont les plus exaltantes. D'abord, on s'installe et on prend ses marques. Puis, vient le plaisir des retrouvailles avec mes consœurs et confrères et mes auteures et auteurs, dont les stylos, prêts à cracher leur encre magique, attendent d'honorer les premiers acheteurs, d'une superbe dédicace. C'est toujours ainsi, le premier jour. On va, on vient, on se sourit, on se croise, on se demande si l'on va bien, on se dit que c'est un plaisir de se revoir, on va prendre un café, on distribue des bisous, on questionne « *où est ton stand ?* » et on se dit « *à plus tard !* », pour ne pas se dire, « *à l'an prochain !* ». C'est ainsi…

EXTRAIT

Le second et le troisième jour, c'est la routine, les convenances, les poignées de main à la volée, les bisous prodigués aux dames, que l'on connait à peine mais, qui se souviennent parfaitement de nous et, parfois, aux hommes, que l'on connait, par contre, très bien. Et les blablas de toutes sortes qui n'en finissent pas mais, qu'il convient d'alimenter, pour tenter un enrichissant échange :

Avec les fidèles lecteurs, gloutons de quatrième de couverture, à la recherche du « petit dernier » qu'ils n'ont pas encore lu et qu'ils liront plus tard, fraîchement dédicacé et calé sur l'étagère de leur salon, dans la collection privée ;

Avec les quidams, soucieux de frotter leur incontournable culture de mots et de lettres pour préciser, in fine, qu'ils partent faire un tour pour voir ce qui se fait de nouveau, avant de ne jamais revenir ;

Puis, à l'heure de l'apéro, avec les politiques et officiels, très entourés et bombardés de flashs, venus poindre leur pif et délier leur langue dans ce haut lieu culturel, comme s'ils faisaient partie du décor et avaient le temps de lire… Ils le prendront, au moins, pour décortiquer l'article du quotidien local relatant leur indispensable présence et pour se voir, sur le petit écran, à l'heure des informations régionales.

Et ce quatrième jour qui n'en finit pas et où l'on commence à avoir le tournis, assailli par les flots de visiteurs tumultueux du dimanche où s'énervent et crient des enfants « touche à tout », sous le regard attendri de leurs géniteurs, heureux de les avoir amenés au grand zoo des écrivains. Et mes auteures et auteurs de perdre patience et de souffler comme des phoques, en tentant, tant bien que mal, de remettre un peu d'ordre dans leurs fiches, leurs marque-pages et

EXTRAIT

leurs cartes de visite, bien souvent chues et piétinées sous leur regard abattu, de l'autre côté de la table où il est difficile de bouger et de s'extirper.

Et puis, enfin, c'est le dernier jour, celui du bilan et du repli. Mes écrivains vont repartir, déçus. Normal, s'ils arrêtaient enfin de penser qu'ils sont les seuls à détenir le best-seller qui va les propulser au Top, très fermé, des meilleures ventes ! Très peu d'élus, mais, beaucoup d'encre… Ça fait marcher le commerce, du papier et… de l'encre. Ça, c'est sûr ! Une fois de plus, les ventes ont été plus que moyennes, mais, l'important, c'est d'être venus et d'avoir participé à cette magnifique fête, haute en couleurs, fréquentée quelques heures par les incontournables frères Bogdanoff et autres illustres people, assaillis de curieux, plus que de lecteurs. Que voulez-vous, les gens ne lisent plus autant qu'ils devraient le faire. Les temps, ont bien changé. Peut-être n'ont-ils plus, tout simplement, ce temps après lequel ils courent tout le temps ou bien ont-ils d'autres occupations, irremplaçables et prioritaires, par manque de temps ? Ah, le temps, ce redoutable prédateur qui, invariablement, nous avale un peu tous les jours et qui finit toujours par nous avoir, d'une manière ou d'une autre… Et, inutile de tout mettre sur le dos de la télé ! Si vous voulez bouquiner, rien de plus facile : laissez la télécommande dans le tiroir… J'entends souvent dire que le livre est cher. C'est probablement vrai, pour ceux qui sont obligés de compter leurs sous pour boucler les fins de mois, mais, pour les autres ? Un livre normal, de deux cent pages, c'est, en gros, le prix de deux places de cinéma ou bien, de trois paquets de clopes. Bon, si on aime le ciné, après tout, c'est un choix culturel, mais, le

EXTRAIT

bouquin, lui, on l'a pour la vie et, à part y foutre le feu, il ne partira pas en fumée et ne vous filera pas le cancer. Et puis, il y a le SMS, le MMS, tous ces messages de mes fesses qui accaparent nos jeunots, des soirées entières, lesquels s'adonnent à une écriture fœtale semblable à un code secret à base de pattes de mouche qui finira par leur faire oublier leur langage maternel et originel, devenu alors, inaccessible, car, trop compliqué et hors de leur portée. Dommage pour le livre, qu'ils ne sauront plus déchiffrer. Et, il ne serait pas étonnant, un de ces jours, de retrouver nos ados écrasés sur un passage à niveau, lorsqu'ils ne sauront plus traduire ce joli petit panneau fort utile qui orne la barrière : « Un train peut en cacher un autre »…

Je viens de passer au ralenti le poste frontière, lugubre et désert, mais, pas pour tout le monde, car de nombreux poids-lourds de diverses provenances sont rangés en épis, dans l'attente du redoutable contrôle douanier à la recherche de diverses saloperies illicites. Avant d'entrer en France, j'ai fait mon plein de gas-oil et de cigares. Le cigare, ce n'est pas illicite mais, ça vous fout quand même la santé en l'air. J'ai également acheté des chocolats belges et des Fines mentholées à mon épouse, qui en grille une de temps en temps. J'ai hâte de la retrouver. Elle me manque. Pour le carburant, ce n'est plus aussi attractif, mais, pour le reste, c'est bien moins cher, surtout, les cigares. Et cette putain de pluie qui ne cesse de dégringoler du ciel, aussi noir qu'un bain d'encre de chine. C'est lassant, à la fin, mais, pas si dangereux que ça, car, lorsque je lâche le volant pour décrisper mes doigts, la voiture file droit, sans quitter sa voie, d'un iota. Certes, il n'y a pas de radar de bord, mais,

EXTRAIT

elle me parait si vivante, si rassurante. C'est un peu ma complice de solitude, mon cheval de bataille qui me conduit où bon me semble. Encore une dizaine de kilomètres et nous atteindrons Metz, où la pluie doit se calmer. Waouh, mais, quelle surprise ! Les nuages viennent de se déchirer et le ciel, de s'illuminer d'une myriade d'étoiles. L'essuie-glace cesse instantanément de dire « *non* » et se fige en position basse, comme par enchantement. La visibilité est parfaite. Je vais enfin, pouvoir me détendre. J'aperçois, au loin, les lumières de la ville. Je distingue à présent la cathédrale, pointant sa flèche vers le ciel, comme le doigt de E.T., vous savez, cet étrange personnage à tête de calebasse bosselée, si sympathique. C'est celui qui disait, « *téléphone, maison* », mais, moi, je n'appellerai pas, car il est interdit et très dangereux de téléphoner en voiture. Comme je roule, déjà, un peu vite, mieux vaut ne pas cumuler les infractions. D'ailleurs, j'approche de la ville et je dois réduire ma vitesse à cent-dix. Un peu plus loin, je devrai rouler à quatre-vingt-dix, le temps de passer Metz, où quelques redoutés radars nous font parfois de l'œil, si on s'oublie. Il ne me restera alors qu'une cinquantaine de minutes de route, avant d'arriver chez moi. Je n'habite pas Nancy, mais, la campagne alentour, non loin de Ludres. À Nancy, j'ai ma maison d'édition, en plein centre-ville. Nous avons décidé, mon épouse et moi, de nous retirer dans un océan de verdure, où règnent, calme et sérénité. Nous avons acquis une grande ferme isolée, composée de plusieurs corps que nous avons retapés, lesquels entourent une grande cour. Nous sommes, ainsi, totalement clos et j'en ai profité pour faire creuser une piscine, au beau milieu de cet espace

central. Deux pigeonniers encadrent le portail d'accès, composé de deux énormes battants à ouverture motorisée, en chêne massif. C'est beau, je dois le reconnaître, et, nous y sommes si bien. Nous pouvons nous échapper dans la campagne et les bois voisins par de petites poternes disposées dans le séjour et les chambres de plain-pied, pour de longues promenades au beau milieu de mère-nature, où seuls, les noirs corbeaux et quelques chevreuils blancs de cul, accompagnent nos escapades. Nous n'avons pas eu d'enfant, c'est notre seul regret, mais, il est à présent trop tard pour y songer, et puis, les enfants, ce n'est plus de notre âge. Les adultes que nous fréquentons sont suffisamment turbulents et ne nous imposent pas leurs morveux. C'est la règle que j'ai fixée. Nous avons, chacun, nos amies et amis que nous voyons de temps en temps, du printemps à l'automne, pour d'agréables barbecues et baignades rafraichissantes. Ils préfèrent venir s'ébattre chez nous, plutôt que de respirer des tonnes de chlore et nager au milieu du pipi-caca des têtards à la voix stridente, dans les piscines nancéiennes. C'est malheureux, mais, il y a toujours une école pour vous faire chier, alors que vous venez de vous élancer pour quelques longueurs de bassin. Sans compter les mycoses… « Y'a pas photo ! ». Mais, bon dieu, que la route est longue ! Heureusement, à présent, la chaussée est sèche. Je vais bientôt arriver à hauteur de Pont-à-Mousson.

Marie-Claire, c'est ma femme. Je l'ai connue alors que je venais d'ouvrir ma maison d'édition. Elle est bibliothécaire et c'est une chance que le livre eut été ce dénominateur commun qui nous permit de faire connaissance et de nous apprécier, jusqu'à ce fameux

EXTRAIT

jour où enfin, nous nous dîmes, « *OUI* ». Depuis, avec ma jolie brune, nous vivons une vie de rêve, d'amour et de pages fraîches. Elle est ma première cliente et ne se gêne pas pour négocier mes prix. Comme la culture n'a pas de prix, c'est ce qui se dit, je n'ai pas l'impression de me faire plumer. D'ailleurs, quelquefois, j'ai le plaisir de recevoir ses abonnées sur les salons du livre en quête de l'ouvrage qui leur a tellement plu, qu'elles veulent l'acquérir, dédicacé à leur seul prénom. J'ai dit « abonnées », au féminin, car ce sont souvent les femmes qui viennent me voir, dans quatre-vingt pour cent des cas. Probablement, cherchent-elles à s'évader dans de merveilleuses histoires dont elles se voient, l'héroïne, et qu'elles lisent et relisent sans compter de leur temps, alors que papa est collé à son match de foot ou à son porno préféré. Certainement, y a-t-il davantage de lectrices que de lecteurs, simple intuition ! Lorsque je reçois de jeunes couples, c'est presque toujours Madame qui prend la parole et qui s'intéresse aux ouvrages, alors que Monsieur assiste à l'échange, évasif, sans prononcer le moindre mot, son têtard dans les bras. Une manière de vouloir dire, qu'il n'a justement rien à dire, occupé par sa progéniture remuante voulant s'accaparer des biens belles images étalées sur le bord de la table. Quoi de plus valorisant qu'une épouse totalement acquise aux objets culturels ? Les plus anciens, eux, probablement retraités depuis des lustres, font leur choix, chacun de leur côté et finissent toujours par repartir avec plusieurs ouvrages, dont au moins un, relatif à l'histoire de leur région, comme s'ils voulaient la redécouvrir avant le grand départ. Quasiment tous presbytes et fervents amoureux de lecture, auront-ils